

Quand la vie devient art.

La nouvelle, *Celia ou The Golden Sixties* de Dimitri Analis¹

Georges Fréris

Université Aristote de Thessalonique

À la mémoire de
Zahos J. Siaflékis

Dimitris Analis est surtout connu pour ses recueils poétiques et essais, en particulier sur la géopolitique des Balkans. Peu connaissent son recueil en prose de nouvelles, *L'Autre Royaume*, publié en 2003, et composé de six nouvelles, qui donnent une autre vision de la réalité, exprimant une illusion d'optique différente, quand l'individu, poursuivant sa quête d'absolu, prend et vit une apparence comme vérité. Il s'agit en effet de six textes, dont deux portent sur le travail des deux héros grecs qui ont vécu à l'étranger; *L'Habit vide* nous présente un tailleur aux doigts de fée de Thessalonique, qui fuit les tracasseries politiques de son pays après la guerre civile, se rend à Londres où il connaît le succès, tandis que dans la nouvelle, *Des Ailes trop courtes*, il nous présente le peintre El Greco, méditant avant de mourir à Tolède, sur sa vie en Grèce. La nouvelle, *La Soirée du peintre*, nous expose comment la ville, où vit un peintre, devient la toile qu'il est en train de peindre, tandis que les deux autres, *L'Aube et la souris* et *Le Traducteur*, nous transportent dans le milieu de la sagesse asiatique, insistant sur le désir de donner vie à l'image, et des obstacles à concevoir les joies du monde. Enfin, la dernière nouvelle, intitulée *Celia ou The Golden Sixties*, est une antithèse par rapport aux cinq précédentes, nous proposant de réfléchir sur notre incapacité de discerner le supersensible et l'inapprochable que nous avons vécu et oublié.

C'est cette nouvelle féérique d'aspect réel, que je me propose de vous analyser, parce que le narrateur nous dévoile, non seulement comme vraie, sa liaison imaginaire avec Celia, fille d'une famille richissime allemande, mais aussi le climat et l'environnement artistique des années '60, époque qui correspond aux années insouciantes et d'apprentissage d'Analis, à l'étranger. Si derrière tous les narrateurs des autres nouvelles, on discerne un de divers aspects d'Analis sur sa création artistique, dans cette

¹ Communication présentée à la Journée d'étude, « Dimitri T. Analis – L'écriture au-delà des frontières », le 5 mai 2017, organisée par le Département de Langue et de Littérature Françaises de l'Université Aristote de Thessalonique.

dernière nouvelle, *Celia ou The Golden Sixties*, l'auteur nous décrit, avec une certaine nostalgie, sans le moindre mélodrame, comment il a été formé, ce qu'il l'a attiré ou inspiré. Non pas que nous allons explorer la vie quotidienne de cette décennie, mais nous verrons comment Analis a ressenti les mutations sociales et surtout comment celles-ci l'ont formé. Nous essayons donc, de voir comment le goût de la et à la vie, permit à Analis, dans les années '60, alors qu'il effectuait ses études à Paris (1957 - 62), puis à Genève (1963 - 69), dans un milieu francophone et tout à fait cosmopolite, de voir ce qui lui donna une occasion de réflexion pour qu'il forme une partie de sa fiction et comment dans cette nouvelle, il présente cette quotidienneté, après l'avoir vécue.

La nouvelle nous présente le récit d'un narrateur qui fait des études de linguistique, à Genève, boursier d'un fond auropéen, qui fréquente un camarade germanophone et par l'intermédiaire de celui-ci, de Friedrich, il fait la connaissance de Celia, « milliardaire grâce à l' 'invisible Otto', son père »². Il s'agit d'une fille très connue que les « autres doivent la découvrir en l'imaginant » précise-il, la présentant comme une fille-type cultivée, simple et modeste, qui aime la vie et ses plaisirs, qui vit son époque dégustant l'art et préserve sa liberté personnelle. Grâce et par l'intermédiaire de Celia, le narrateur nous expose comment il a traversé cette décennie, et surtout comment il a senti et vécu ces années.

Celia étant, selon le narrateur, « une des locomotives de la partie la plus colorée des médias qui font rêver les vies grises, plates et immobiles »³, le lecteur s'informe alors que la narration avance, de la vie quotidienne du narrateur, de cette période « dorée » et de cette société insouciant des besoins matériels, de ses idéaux, de ses pratiques, de ses goûts, de ses préférences et il apprend que malgré le penchant politique du narrateur pour la démocratie, celui-ci passait ses vacances en Espagne, sous la dictature franquiste, qu'il était préoccupé de la guerre de Vietnam, qu'il voyageait avec Celia, fréquentant « hommes politiques, hauts fonctionnaires, artistes à la mode, couturiers, patrons de presse, industriels, hommes d'affaires et banquiers, en somme ce qu'on appelle la haute société »⁴, précisant que « 'vivre avec Celia' ne signifiait pas 'cohabiter de façon permanente' »⁵.

² Dimitri T. Analis, *L'Autre royaume*, 2003, Paris, Editions de la Différence, coll : « Littérature », p. 130.

³ *Ibid.*, p. 123.

⁴ *Ibid.*, p. 143.

⁵ *Ibid.*, p. 125.

Cette façon de vivre donne goût à l'anonyme héros-narrateur de cette nouvelle, de mener une vie de pleine liberté, qualifiée de « vertige de liberté ... unique et totale »⁶, à côtoyer « des gens aux goûts artistiques prononcés, qui avaient en commun un manque total de dispositions créatrices »⁷, à vivre avec Celia qui bien qu'elle fréquentât les plus grands musées et opéras, qui assistât aux premières des meilleurs ballets, qu'elle ait lu quelques bons livres, « rien dans la pensée ou les questions de la vie ne semblait la toucher »⁸, ce qui obligea notre narrateur de ne pas perdre son temps à l'initier à d'autres intérêts ; « elle était imperméable aux choses de l'esprit »⁹.

Et puis un jour , ce train de vie cessa . « Nous ne nous sommes plus vus . Sans émotion ni drame , naturellement ; sans paroles ni explications . Nous n'avons ressenti , ni l'un ni l'autre , un quelconque déchirement . Comme si rien ne s'était passé . Elle ne m'a plus manqué que je ne lui ai , probablement manqué » , conclut-il¹⁰.

L'art jouait un rôle secondaire dans la vie de Celia et l'occupait de temps en temps. « Elle admettait tout, car elle considérait que la nouveauté, n'importe laquelle, était a priori justifiée. (...) Elle était totalement immergée dans le courant de l'époque »¹¹, nous précise le narrateur et il ajoute : « Elle pensait que l'art devait être partout et traité comme un ensemble de couleurs et de formes évoluant dans le vaste espace qu'était le monde. En cela elle était moderne ou plutôt méta-moderne comme elle aimait se définir à une époque où le terme n'était pas dans toutes les bouches »¹².

Cette position artistique, le narrateur et amant de Celia la justifie parce qu'elle « n'avait presque pas de contact physique avec les instruments et les matériaux »¹³, se contentant de tracer quelques lignes, de noter les dimensions et les couleurs et d'envoyer ce qu'elle avait pensé ou imaginé à « un atelier en Allemagne qui exécutait le tout au millimètre près et lui livrait quelques semaines plus tard l'objet-sculpture »¹⁴.

Voilà le résumé de cette nouvelle, décrivant comment ce jeune narrateur, avide de linguistique, vécut une décennie pleine d'événements politiques et sociaux, en compagnie d'une belle jeune fille, insouciante et riche. Lui-même , il avoue d'avoir été

⁶ *Ibid.*, p. 126.

⁷ *Ibid.*, p. 139.

⁸ *Ibid.*, p. 137.

⁹ *Ibid.*, p. 138.

¹⁰ *Ibid.*, p. 138.

¹¹ *Ibid.*, p. 152.

¹² *Ibid.*, p. 153.

¹³ *Ibid.*, p. 154.

¹⁴ *Ibid.*, p. 154.

« insensible aux peines du monde »¹⁵, car à cette époque-là, dit-il : « le monde répandait avec largesse sa liberté enthousiaste, son optimisme, et témoignait d'un intérêt philanthropique, au moins académique, pour les malheurs de la vie »¹⁶ ; et ajoute-t-il : « Le désordre, nécessaire à l'équilibre de la vie sociale, s'ordonnait en festivité dont le pire résultat ne pouvait être que quelques blessés et rarement un mort. Fête et ordre réunissaient dans leur contraste marxisme et capitalisme sous la foi commune et inébranlable des lendemains qui chantent »¹⁷.

Il est clair qu'Analis, dans cette nouvelle allégorique, composée à l'âge mûr, aborde trois problèmes : celui de la formation de la vie, de son impact sur sa création littéraire et enfin la prise de conscience sur l'art littéraire au moment de la composition de la nouvelle. Au moyen de ce court récit, l'auteur francophone grec nous décrit une période pleine d'illusions qui a marqué sa génération, il précise que l'art n'est lié ni à la consommation, ni à une époque, encore moins aux caprices financiers d'une élite bourgeoise, et enfin il soutient qu'il faut revoir l'aspect onérique de l'après-guerre, qu'il faut discerner, derrière les traits féériques d'une époque insouciant et de bonne volonté, les vraies intentions des puissants invisibles, comme le père de Celia, qui imposent peu à peu leurs nouveaux mandats sur la vie.

Cette nouvelle n'est pas le récit d'une vie, bien que Marcel Proust ait écrit que « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature »¹⁸. Analys, composant son recueil *L'Autre royaume*, soit présentant une autre vision de l'art, loin des théories innombrables qui démystifient l'art, en particulier celui du discours, théories qui justifient jusqu'à un certain degré la création actuelle, si anarchiste, retourne au passé, à l'époque de son « apprentissage » pour justifier, non pas tellement sa création personnelle, mais pour réfléchir sur son propre cheminement, sur son existence d'auteur. Il cherche dans les souvenirs de l'époque qui l'ont formé, le fondement de son art qui coïncide avec celui de sa vie, se sentant incapable de dissocier son parcours privé de son trajet littéraire, car bien que les sphères soient différentes, les bases restent identiques.

Il découvre donc qu'il doit à Celia, à ce personnage imaginé qui incarne une époque-symbole, cet élan, cette force essentielle qui le pousse à franchir les obstacles dressés, à

¹⁵ *Ibid.*, p. 140.

¹⁶ *Ibid.*, p. 142.

¹⁷ *Ibid.*, p. 143.

¹⁸ Marcel Proust, *Le Temps retrouvé: À la recherche du temps perdu*, sous la dir., de Jean-Yves Tadié, t. IV, Paris, Coll. : « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 4.474

les dépasser et à se dépasser; grâce à elle, qui vit dans un monde tout à fait opposé du sien, il prend aussi conscience que l'accomplissement de la vie et de l'art, n'est possible que parce qu'il appartient à un ensemble, et qu'il y a avec cet ensemble une sorte d'échange permanent qui les enrichit réciproquement. Ayant enfin une liaison complètement libre, sans sentimentalismes, mais avec un respect mutuel absolu, le héros-narrateur de la nouvelle apprend à vivre, à exister, ayant selon son aveu à mener : « une deuxième, voire une troisième vie –seul ou avec d'autres- sans pour autant m'empêcher de croire que nous vivions ensemble »¹⁹. Il acquiert une vision de l'avenir, il devient maître de son destin et de son art, refusant de suivre les courants artistiques de son époque, s'opposant, librement, à toute déclination de ses intentions. Il utilise ses propres éléments pour donner un sens à la vie et à son propre art, recherchant une originalité, car il ne cherche pas à faire une carrière d'artiste, mais il essaie de mettre en œuvre les idées qui l'habitent, à faire fonctionner son imagination, à accepter la critique, à fuir la routine de la mode au profit de l'invention et de la création originale. Ainsi découvre-t-il les autres et soi-même, et grâce à son esprit ouvert, il comprend le monde et les êtres humains, en particulier les cercles mondains de Celia, qu'il fréquenta, qui l'ont attiré, qu'il envia peut-être.

Ayant bien connu le monde pendant cette décennie dorée, l'auteur, alias d'Analís, constate que cette connaissance du monde des années soixante, malgré les événements des autres décennies, continue à avoir un impact ; elle n'a pas abouti à un certain but, elle n'a pas cessé de découvrir, d'exister. L'auteur nourri pleinement de son époque continue à créer, à réfléchir, pour pouvoir découvrir l'autre aspect de l'art, «l'Autre royaume ». Il est conscient que si le moteur de la vie se trouve dans le désir, celui-ci se nourrit de la découverte et ce qu'on appelle intuition est peut-être le résultat de cette aptitude que nous avons tous à recevoir, à discerner et à partager.

Analís, par l'intermédiaire du narrateur, a voulu représenter une partie de sa vie comme un récit narratif imaginaire, pour mieux soutenir que notre identité est un récit, que le soi, en fin de compte, est une histoire en perpétuelle réécriture et qu'en final nous sommes véritablement tous des personnages que nous inventons. Cependant, à partir de cette « invention », l'identité devient elle-même l'histoire d'une vie, construisant des personnes qui forment une image de soi en forme de récit, en fonction de laquelle nous vivons et organisons nos vies.

¹⁹ Dimiris Analís, *Op. cit.*, p. 126.

Aujourd'hui, il est intéressant de se pencher sur cette vision de nombreux genres littéraires qui remplacent ou déplacent les anciens parallèles par l'invasion non seulement de l'élément biographique mais aussi du réalisme. Souvenons-nous de Barthes qui proposait de passer de l'art à la littérature comme l'on passe d'un code littéraire à un autre: « Pourquoi ne pas renoncer à la pluralité des 'arts', pour mieux affirmer celle des 'textes' ? », soutenait-il²⁰. Bien sûr, à nos jours, nous sommes témoins par l'intermédiaire des média, des réseaux sociaux, de l'organisation de notre vie même, que la réalité est devenue une représentation qui occupe une place primordiale dans notre imaginaire, à tel point qu'elle tend à devenir un mouvement, presque une idéologie. Et justement, là-dessus, *Analís* par cette nouvelle, nous rappelle que nous devons faire une distinction entre imagination et narration, le passage de l'une à l'autre étant le principe de la littérature. C'est-à-dire qu'il insiste à nous rappeler que si la narration s'approche du commentaire réel, alors l'imagination du récit montre sa faiblesse, l'art n'étant pas de décrire l'angoisse historique, mais au contraire de l'évoquer par l'imagination du lecteur²¹.

Or *Analís* a voulu par cette nouvelle, associer une partie de sa vie personnelle à celle de son art, créant le personnage de Celia, le plaçant dans la décennie de soixante pour procéder à ce que Socrate demandait de nous: d'évaluer notre vie en y réfléchissant ou en nous examinant d'une façon ample et générale. Et *Analís*, à l'âge mûr, trouve cette forme narrative pour se concentrer sur sa vie passée, et spécialement sur les premières années de sa formation artistique. Il ne cherche pas des bénéfices thérapeutiques mais à expliquer et à justifier, jusqu'à un certain degré, le passé et le présent. Comme Proust, *Analís* examine les jours où l'on se trouve en dehors du train courant de la vie,²² les jours où on se penche plus sur soi-même. Proust accorde une importance capitale à ce qu'il appelle la «mémoire involontaire» faisant revivre des épisodes du bonheur passé et *Analís* nous livre, un « autre royaume », soit des données qui nous viennent d'un passé insouciant pour mieux apprécier le présent, si angoissant, issu de ce passé vécu sans trop d'esprit critique. A présent, le passé est mieux critiqué, mieux compris, mieux justifié.

Pour cette raison, le héros-narrateur, alias de l'auteur, termine la nouvelle de la sorte:

²⁰ Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Le Seuil, 1970, p. 62.

²¹ Arambasin Nella, «Le Parallèle arts et Littérature», *Revue de Littérature Comparée*, 2001/2 (n° 298), p. 304-309.

²² Marcel Proust, *Op. cit.*, p. 4.497.

Je me la représente (je l'imagine toujours), à tous les âges, à cinquante, soixante, soixante-dix ans et même plus, bien conservée, vivant sans souci majeur, avec ou sans famille, parée de sa désinvolture naturelle, dernier produit de qualité d'une époque qui, ayant vécu la longue convalescence d'une horrible guerre, avait cru à la pérennité du temps heureux tout en se détournant de ses propres valeurs.²³

Celia, incarnant aussi l'art à une époque donnée, où tout l'espoir était déposé à la technologie, aux techniques de pointe qui allait changer et transformer le monde, y compris l'art, en particulier celui de la littérature, reste une entité symbolique, un agent de liberté. Elle exprime la libre expression de l'homme, qui loin de considérer l'art du discours inutile, chaque jour, démontre que celui-ci est nécessaire. Anais est convaincu que la littérature, art subtil de la libre imagination qu'exprime le discours humain, est indispensable à l'homme parce qu'il apprend à tout individu à lire dans le monde ce que, précisément, les discours dominants quotidiens écartent avec toute l'énergie dont ils sont capables : la complexité de l'aventure humaine.²⁴ Et cela malgré l'instrumentalisation de l'art et de la littérature qui sévit dans un certain discours sur la culture, discours géré par le profit, qui veut que la littérature aie pour mission de transformer le monde et non de le représenter, de le purger des maux qui l'accablent et non de les présenter tout simplement. Anais insiste pour dire que la littérature authentique ne peut pas se réduire aux messages ou aux savoirs qu'elle porte toujours, mais que l'écrivain, dont le métier est d'écrire, ne doit pas descendre dans la rue, mais d'opérer une autre sorte de descente; son rôle est de donner un sens au regard de son métier qui exige un réel sacrifice, celui de se défaire de ce qu'il a conquis laborieusement, de son savoir, élaboré sur la négation du monde. Pour cette raison, il doit se concentrer au culte du langage, surpasser l'idée figée, nier le concept de la littérature repliée sur elle-même, bref, se méfier des idées reçues de la modernité littéraire.²⁵

D'autre part, l'écrivain, selon Anais, ne doit pas être quelqu'un qui s'intéresse plus au langage qu'au monde et aux êtres. Il doit retrouver le monde et prendre conscience qu'il est mortel, ainsi que son œuvre. C'est alors qu'il retrouve son humanité. Cette prise de conscience, lui permet de se rendre capable de renouer avec le réel et de rendre

²³ Anais, *Op. cit.*, p. 155.

²⁴ Voir sur cette question l'étude de Gilles Marcotte, *La Littérature est inutile*, Montréal, 2009, Boréal, coll. «Papiers collés», p. 9.

²⁵ Il est très intéressant de voir la problématique du critique et écrivain québécois, Yvon Rivard, exposée dans un de ses derniers ouvrages, comme *Une idée simple*, essais, 2010, 246 pages,

sienne la nécessité de créer l'illusion que nous avons de l'univers, de l'humanité, des êtres et des choses.²⁶ Grâce à ce procédé, l'écrivain parvient à faire son travail qui consiste à créer des illusions. Ce rôle assigné à l'écrivain repose sur son jugement de valeur radical, qui embrasse le réel dans sa totalité en assumant la souffrance que cela signifie. L'écrivain se reconnaît comme un «homme révolté contre l'absurde» (impact d'Albert Camus), avec son aspect humain et métaphysique. Il s'agit de cette souffrance personnelle qui consiste de passer d'un savoir (image ou connaissance figées) à la pensée (idée qui évolue, qui est en mouvement). Et en appliquant cette pratique, il doit chaque fois revoir l'expérience de ses limites.

C'est ainsi que selon Analis, l'écrivain ou mieux tout intellectuel de nos jours doit et peut retrouver cette faculté de distinguer le bien du mal, pour porter une assistance à soi-même ou à autrui. C'est sans doute à cela qu'aboutit la pensée d'Analis, dans la nouvelle que nous examinons. Le narrateur reconnaît une certaine douleur d'avoir perdu Celia et les années folles de sa jeunesse; il l'assume et il donne une forme à cette situation, qui rend sensible le lecteur de la détresse du héros-narrateur comme à celle de son héroïne, de Celia, sans que les deux détresses soient identiques. Il ne s'agit donc pas d'être sauvé, mais d'y répondre réellement, de la dépasser. Et quelle est-elle cette détresse ?

Une vision d'ensemble sur la vie, qui relie les êtres et les choses entre eux, ou qui rend supportable leur violente distanciation en lui donnant un sens. L'écrivain ne reste ni aveugle, ni passif à cette situation. Il s'oppose au déclin de la pensée, à la facilité de la création de toute œuvre d'art, à la mode du confort et de l'indifférence des entreprises culturelles, dorénavant gérées par des critères industriels. Sans qu'il n'aie jamais trahi Celia, le narrateur de la nouvelle, alias Analis, finit pas accepter non seulement ses rêves, mais aussi l'interprétation qu'elle y donnait, comme celle qu'elle affirme à la fin de la nouvelle: « C'est sûrement la nostalgie de mon enfance, vivre au même endroit sans jamais changer de pays ... », ²⁷ aveu qui coïncide avec l'écrivain qui pratiqua une « écriture par-delà les frontières », essayant de rendre identiques la vie et l'art.

Mots clés : Analis – littérature francophone grecque – mémoire – écriture – témoignage personnel.

²⁶ Voir Ladsous Jacques, «Penser la vie comme maître ès philosophie», *Vie sociale et traitements*, 2009 / 4 (n° 104), p. 42-45.

²⁷ Dimitri Analis, *Op. cit.*, p. 155.